

PANTELLERIA

La dernière île

Du même auteur

Passes noires, Les Allusifs, 2005 (Folio, 2007)

Malacarne, Les Allusifs, 2007

Conte du bidonville, Les Allusifs, 2009

Urbi et Orbi, Notabilia, 2017

Borgo Vecchio, Notabilia, 2019 (Folio, 2021)

Le Tram de Noël, Notabilia, 2020

Je suis Jésus, Notabilia, 2022 (Folio, à paraître)

Giosuè Calaciura

PANTELLERIA
La dernière île

Traduit de l'italien
par Lise Chapuis

NOTAB/LIA

Par respect pour la spécificité de l'île et de sa langue, un certain nombre de termes ont été conservés dans leur forme originale (singulier/pluriel) au fil du texte. Par exemple *dammuso/dammusi* ; *seso/sesi* ; *giardino/giardini* ; *jardinu/jardini* ; *cuddìa/cuddiè* ; *garca/garche* (prononcer « garké »).

© Les éditions Noir sur Blanc, 2023,
pour la traduction française
© Giosuè Calaciura, 2023

Représenté par l'agence Le monte-charge culturel

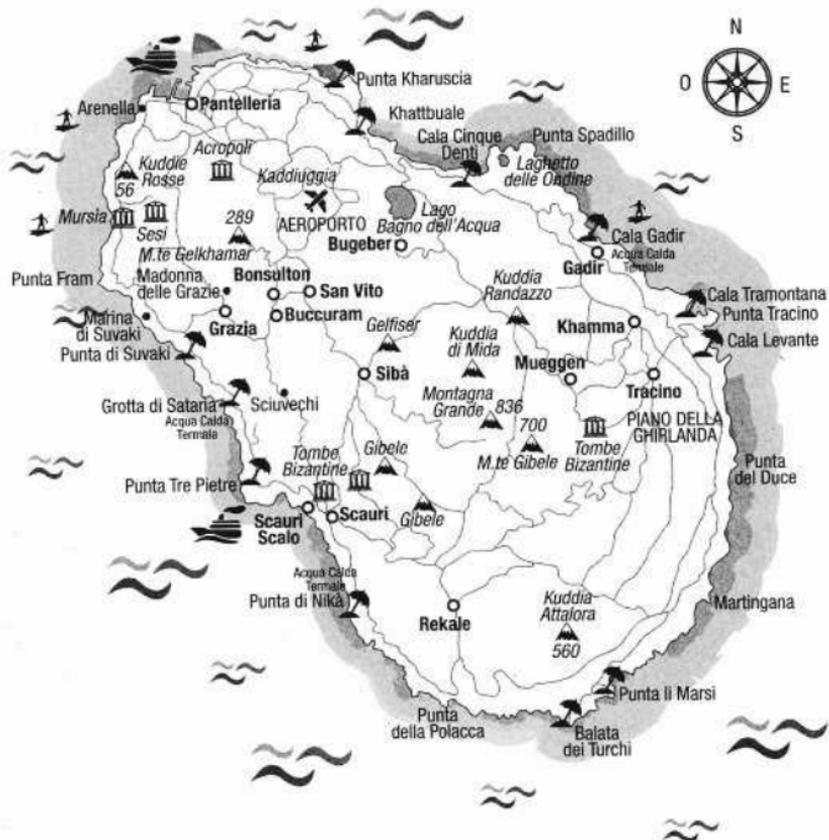
Illustration de couverture : Piero Guccione,
Mattina di luglio a Punta Corvo, 2001-2003
© 2023, ProLitteris, Zurich

ISBN : 978-2-88250-843-0

À Dino et Marinella

L'île mesurait environ neuf milles de long et cinq de large, elle avait la forme, aurait-on dit, d'un grand dragon rampant, et elle avait deux ports bien protégés et une colline centrale indiquée comme « la Longue-vue ».

ROBERT LOUIS STEVENSON,
L'Île au trésor



L'île qui n'était pas là et qui a émergé

Avant, elle n'était pas là. Après, elle était là. Des reflux de la Création l'ont jetée au milieu des routes maritimes des navigateurs préhistoriques pour les brouiller. Ils n'avaient pas de cartes, pas de papier pour lire et pour écrire. D'un radeau de jonc à un autre, ils criaient pour s'annoncer l'émerveillement de la découverte : « Regarde l'île qui n'était pas là avant ! » Ils croyaient naviguer sur une mer inconnue, et non sur la Méditerranée primordiale et lacustre qui, de jour comme de nuit, quand souffle un vent de beau temps, montre selon sa fantaisie une lumière, un phare, un sommet, un point bien visible d'hallucinations rassurantes : il y a toujours quelqu'un de l'autre côté, toujours quelqu'un pour aider à l'amarrage, pour offrir de l'eau ou une orange, pour prendre dans ses bras les enfants en larmes et les consoler.

Quand ils mirent les pieds – les premiers pieds nus – sur l'île, ces navigateurs y laissèrent des empreintes comme sur l'asphalte en été,

tant cette terre nouveau-née fleurait bon. Ils la sentirent encore toute chaude du four, croquante de pierre ponce et d'obsidienne, vaporeuse d'anhydride carbonique et de souffles évoquant un chaos inextinguible, persistant, latent sous la croûte de consistance illusoire. Ils en éprouvèrent cette inquiétude, ce malaise que suscite une découverte contraire à la raison, et qui, de nos jours, suggère au contraire d'inquiétantes prémonitions d'absence aux pilotes du ferry *Siremar* lorsque, occupés à faire les yeux doux aux demoiselles norvégiennes, ils clignent de l'œil comme pour dire « qui sait si l'île sera encore là quand nous arriverons, qui sait si elle n'est pas retournée là d'où elle était venue ».

La mer, à la proue, est perdue de vue, abandonnée au flair du pilote automatique et à l'intuition du GPS. Les pilotes et les marins n'ont d'yeux que pour les minishorts des filles, leurs cuisses musclées brûlées jusqu'à la plaie par le soleil de Trapani. Ils chuchotent « mademoiselle, il vous faut de la crème là-dessus », hasardent un « voulez-vous que je l'étale ? ». Mais les jeunes Norvégiennes ne parlent pas l'anglais, elles font semblant de ne pas comprendre. Que de boulot inutile, toutes ces années d'école de navigation, pour

acquérir quatre mots d'anglais étranger qui ne serviront qu'à valider la formation maritime et le brevet de radioamateur, ou à répondre *ok* sur le canal 16 de la VHF : grâce en soit rendue aux saints, Nicola ou Fortunato, jamais aucun SOS n'a été lancé et, avec le Cercle maritime de Trapani, on parle en italien et on blague en dialecte. Mais ces quatre mots d'anglais nautique, les marins ont réussi à les recycler en un condensé de baratin amoureux pour don Juan des mers qu'ils baragouinent tout au long des six heures de la traversée dès que, ayant évité le Stagnone et Isola Grande, et laissant Marsala sur la gauche, on fonce tout droit vers le cœur du canal. Canal de Sicile, et de Tunis, d'Europe, et d'Afrique, du monde occidental, et aussi de tous les autres mondes qui pointent tenacement leur proue vers le seul point cardinal permis : le Nord, toujours.

Vous voyez, mademoiselle, combien nous sommes provisoires, précaires, perdus dans ce magma génétique, à tel point que nous ne savons même plus si nous appartenons à cette rive ou à l'autre.

Ils tentent une conquête, un abordage en haute mer, jusqu'à la frustration. Jusqu'à l'hyperbolique « qui sait si elle sera encore là quand nous arriverons ». Ils laissent entendre

qu'il y aurait bien un peu de temps, et de l'intimité aussi, dans quelque recoin du ferry, entre les caisses en polystyrène du poisson frais venu de Mazara del Vallo et les quartiers de bœuf suspendus dans les frigos, entre les sacs postaux à délivrer et le bric-à-brac destiné à regarnir les nouveaux, inexplicables magasins des Chinois qui, d'un doigt pointé sur la mappemonde, ont choisi cette miette de terre crépitante avec la persévérance philologique propre à ceux qui doivent conquérir le monde entier. En réalité, ces Chinois furent les flammes de leurs Dragons indigènes, comme tous les autres.

Du temps, il y en aurait pour apaiser, ne serait-ce qu'un peu, ce sentiment précaire que nous avons d'exister par intermittence, transitoires comme une île volcanique : avant, elle était là, et maintenant, elle n'y est plus. Les occasions manquées ne se retrouvent pas, mademoiselle, et puis la mer nous ensevelira tous en un jeu pyrotechnique de lave et d'étincelles.

Finalement, les demoiselles norvégiennes mordent à l'hameçon de la curiosité, par complaisance ou par inquiétude, allez savoir. Elles interrogent, posent des questions, et les gars se font prier, écartent les bras d'un air laconique parce que la nature, on ne la commande

pas, on ne la sollicite pas, c'est une question d'instinct. Comme l'amour, leur murmurent-ils à l'oreille. Ils accompagnent les demoiselles à la pointe de la proue et montrent du doigt, là, un peu plus sur la gauche, les filles regardent et ne voient que la mer, penchez-vous un peu, mademoiselle, je vous retiens, moi, dit le marin, rassurant, tout en ceignant d'une large main la taille de la fille, voilà les mouettes, là, et au fond, qui entre et sort avec des mouvements d'engrossement, il y a l'île brève, Ferdinandea, à mi-chemin depuis Sciacca.

Le grand-père de mon grand-père l'a vue entièrement quand elle a décidé de se manifester dans le feu de l'éruption, elle était grande et haute, terre nouvelle pour de nouvelles conquêtes. Les Anglais, les Français et les Bourbons se battaient pour y planter en premier leur drapeau. On a même frôlé une bataille entre ambassadeurs, ils étaient sur le point d'en venir aux mains lorsque l'île a décidé de repartir là d'où elle était venue, et bientôt il n'y eut plus rien à voir à la surface de la mer. L'ennui habituel, l'éternelle allée et venue, en avant en arrière, d'envahisseurs et de fugitifs, de migrants et d'exilés, de guerriers et de vaincus, de touristes et de parturientes qui choisissent la grande île pour accoucher,

comme s'il était plus sûr et hygiénique de venir au monde à Trapani, à Marsala, à Palerme, pour exorciser l'échange constant des rôles dans la comédie tragique de la Méditerranée.

En tout cas, c'est nous qui l'avons conquise, l'île brève. Sous l'eau il y a encore la plaque, avertissement et souvenir du fait que « ce bout de terre était et sera toujours propriété du peuple sicilien ». Des avions américains l'ont même bombardée à coups de missiles, persuadés qu'il ne s'agissait pas d'une île submergée mais d'un sous-marin de Kadhafi. Massacre des mérours qui en ont fait leur tanière. Comme toutes les îles, Ferdinanda est une île d'illusions. Aujourd'hui elle n'est pas là, mais demain elle pourrait y être. Et elle s'est montrée une autre fois, un instant, le temps de faire un pied de nez, puis de repartir au fond, noyée d'ennui. Elle dort comme un haut-fond qui respire lentement à sept-huit mètres sous la surface, elle se soulève et s'abaisse et, de temps à autre, gargouille de poissons bouillis à petit feu, il suffit de prendre l'épuisette, un zeste de citron, et voilà, on a mangé.

La main, large, fait des mouvements circulaires sur l'estomac de la jeune fille pour mimer la satiété. Elle se dégage, déplace la main, mais il la saisit de nouveau pour la retenir : *Look !*

Look ! Regardez, mademoiselle, les dauphins viennent nous remettre sur le bon cap parce que nous ne savons plus combien il existe d'îles au-dessus et au-dessous de la mer. Sous la mer, il y a notre passé, et probablement notre futur. Au-dessus de la mer, des phénomènes éphémères, de la figuration.

L'été de l'année 1891 venait de se terminer, c'était le mois d'octobre, et le frère de mon grand-père qui était encore un enfant, il s'appelait Fortunato comme le saint, s'amusa à faire la planche à Kharuscia, dans la crique en bas des rochers, quand il a perçu à fleur d'eau la secousse du tremblement de mer ; alors, tout en s'efforçant de flotter, il a regagné le récif de lave qui semblait fuir vers le haut parce que toute la côte, jusqu'à Punta Tracino, s'était soulevée d'un mètre en un frisson de dégoût. Quand il est enfin parvenu à se mettre debout, le frère de mon grand-père a vu le dos du monstre-serpent qui sifflait et bouillonnait dans l'agonie d'une naissance mort-née. Fortunato était sûr que le monstre-serpent allait le dévorer, il était si proche qu'il lui suffisait de se pencher un peu depuis le récif pour sentir son haleine de soufre, qu'il suffisait de tendre depuis l'île la main d'un bateau pour se faire mordre. Finalement, il

n'a pas été dévoré, parce qu'il ne s'agissait pas d'un monstre marin mais bien plutôt, à moins de cinq kilomètres de là, de la énième fracture géologique semblable à un faune, d'une éruption en forme d'excroissance, une incertitude de forme encore : la perplexité esthétique, explosive, de la Création.

Pendant dix jours l'île a montré son échine, des flammes, des bombes de lave, de la pierre ponce ardente qui flottait. Des navires de guerre ont jeté leur ancre, le cuirassé royal *Bausan* se tenait prêt au combat ou à l'évacuation, tandis que la population tout entière s'attardait sur la côte nord-ouest, jusqu'à la nuit noire, pour regarder le spectacle pyrotechnique de la Nature, et les autochtones étaient les seuls à deviner que, tout au fond, il y avait un discours, une conversation peut-être, primordiale et fluide, faite de sons graves, gutturaux, de mots soufflés par des bouches incandescentes. Ils étaient tous là, dans le premier virage à l'ouest après Punta San Leonardo, pour regarder et écouter.

C'est ainsi que terre, mer et vent nous parlent, à nous. Des injures volent, et puis les éléments se rendent au calme. Et même, ils ouvrent de minces brèches, entrebâillent un passage, restituent quelque chose, comme ce

pavement romain à la *cala* Gadir, qu'ils ont ensuite repris, car on ne le retrouve plus. Ouvertures dans l'espace-temps. Des plongeurs professionnels avouent avoir repéré une île engloutie avec des pavements de majolique antique et des villes de tours habitées par de gros poissons, puis ils se rétractent.

Nous aussi, mademoiselle, parfois, en naviguant, nous apercevons à fleur d'eau un reflet de villes englouties et de terres des profondeurs cultivées sur des rangs, des ruines puniques et des tombes préhistoriques. Mais c'est à peine l'espace d'un instant un sortilège de Circé qui, ici précisément, dans la grotte de Satarìa, tendait des guets-apens d'amour aux marins de l'*Odyssee*, et puis la mer reprend sa teinte indigo sans suggérer rien de plus, et nous continuons à naviguer de mémoire vers l'île qui n'était pas là avant et qui a émergé. Mais ne craignez rien, mademoiselle, le radar confirme sa présence solide, et la radio nous ordonne de nous dépêcher, sans perdre de temps à d'autres amusements touristiques, parce que la queue des voitures et des camions qui repartent s'est allongée sur le quai Karol-Wojtyła, elle s'étire jusqu'au distributeur d'essence, jusqu'à l'apéritif des estivants qui attendent, dans les bars le long

du vieux môle, le spectacle des manœuvres d'accostage, la promesse des journaux du jour, des nouvelles de femmes et d'hommes de la terre ferme, la Sicile. Mais cette terre ferme-là est une île elle aussi, et cela rend notre identité encore plus incertaine, nous isole encore plus dans notre solitude d'insulaires au carré. Sans la moindre consolation, mademoiselle, je vous le dis sur ma conscience, et le marin pose la main de la fille sur sa poitrine, là où se trouve sa conscience, pour lui faire sentir son cœur qui bat dans l'enthousiasme de l'excitation, ainsi que ses pectoraux d'homme maniant les lourds cordages des amarres.

Alunissage

Vu du ciel, le ferry *Siremar* est un petit dessin, un bateau-jouet. Il pénètre dans le port en assouvissant son désir d'arriver dans le sillage rectiligne de sa manœuvre, tandis que l'avion tournoie comme un vautour en cherchant à s'aligner sur la balise à quatre-vingts degrés. Mille sept cent cinquante mètres de piste, quarante-cinq en largeur, dans la double direction nord-est et sud-ouest, pour mettre le nez face aux vents dominants qui se déploient eux aussi en suivant les trajets naturels des peuples de la Méditerranée. Quand le vent vient de l'Afrique, l'alignement est à deux cent soixante degrés, et le pilote entrevoit le cap Bon, en Tunisie. La piste d'atterrissage est courte. Et l'autre, qui la croise, l'est encore plus : mille mètres. En outre, des obstacles se présentent dans la trajectoire de descente comme dans celle de décollage. Les deux *cuddie*, cônes volcaniques brûlés, horribles, effleurent les hublots, les huit cent trente-six mètres de la

Montagna Grande et les presque trois cents mètres du Monte Gelkhamar créent des tourbillons et des courants qui rabattent l'appareil vers la piste, tandis que la chaleur africaine multiplie les difficultés au décollage et que la pluie, à l'atterrissage, fait hurler les freins alors qu'ils sont encore en train de demander une piste. De toute façon, il n'y en a qu'une. Et, au bout de la piste, comme des couteaux, des précipices de lave acérée, affûtée par le vent. Plus qu'un atterrissage, c'est un alunissage. À deux cents mètres d'altitude, dans le lieu-dit de Margana, un aéroport de classe C, les plus difficiles, ceux qui imposent des limites relatives au vent et au tonnage. Pour atterrir et décoller sur cette piste, le pilote doit avoir validé sa formation en simulateur de vol et obtenu la certification en commande manuelle. Ceux qui fréquentent l'île ont déjà entendu, à l'atterrissage, le ronflement des moteurs qui remettent les gaz pour un nouveau cercle de voutour, parce que le nez de l'avion est encore trop éloigné ou trop proche de la piste pour s'y engager.

C'est Mussolini qui voulut cet aéroport dans les années trente, un « porte-avions incoulable » à jeter à la face de l'Afrique des Français et des Anglais. Comme d'habitude.

Le Duce arriva dans l'île en 1938, par le vol inaugural du 18 août. Il existe une photo tout à fait rare où on le voit entre deux officiers, alors qu'il vient d'atterrir, portant la combinaison d'aviateur et le casque typique des traversées aériennes. Une pose à la D'Annunzio, genou levé, bottes en cuir souple. Plus dandy que Duce. Pour l'attendre, la seule automobile à usage privé de l'île, une Fiat Balilla. On l'emmena faire le tour de l'île dans la sueur de sa combinaison de vol, admirer les très modernes plates-formes de béton armé surmontées des canons obsolètes de la Première Guerre mondiale. En l'honneur de cette visite, on baptisa du nom de « Punta del Duce » une langue de promontoire située au sud-est de l'île et à tel point impraticable que personne n'a jamais eu l'idée de la rebaptiser par la suite.

La seule construction qui survécut, presque indemne, au bombardement de l'été 1943 fut un énorme hangar de science-fiction. On retrouve le geste créatif de l'architecte Pier Luigi Nervi dans ce tunnel creusé à travers les *cuddie*, avec son plafond pré-moulé en voûtes de béton armé. Un tunnel genre film de James Bond, long de trois cent quarante mètres sur vingt-six mètres de hauteur. Quatre-vingts avions de combat pouvaient y trouver refuge.

Il est encore là. De temps à autre, la municipalité organise des expositions dans son ventre. Mais les vents de guerre ont rappelé le vieux hangar au service. On raconte des histoires d'avions espions américains, dernières trouvailles de l'ingénierie électronique appliquée à l'aéronautique de reconnaissance. L'Histoire, tournant sur elle-même, a ramené l'île au cœur d'une mer que l'on se dispute de nouveau, précieuse pour les uns comme pour les autres.

Mais imaginons ce premier vol vers l'île qui n'était pas là avant et qui a émergé, les virages et les cabrages pour s'aligner sur la piste, l'ombre soudaine sur la mer à soixante-dix kilomètres de la Tunisie, à cent dix de la Sicile. La voilà, l'île, noire de lave, verte de vignobles, dorée de zibibbo, jaune de soufre veiné de rouge par la chimie volcanique, bleue et indigo de mer. La descente vaut à elle seule le reste du voyage. Voilà le miroir de Vénus, on l'appelle *u bagnu*, bleu comme l'œil unique d'un cyclope fou, écarquillé vers le ciel en une interrogation éternelle, sans réponse.

La voilà, l'île aux multiples noms : Yrnm, Cossyra, Qawsra, Bent el-Rhia, Pantelleria.

L'île sans plages

L'île est une écriture, agitée d'encre magmatique figée en pantellerites et cossyrites, chimie minérale du volcan qui se fait précis universitaire de géologie. C'est une calligraphie nerveuse de liquides et de vents, de fioritures de copistes dans les frisures acérées de laves, grimaces cimentées pour toujours dans un frisson de vapeur au contact de la mer, bestiaire d'animaux et cauchemars de pierre qui ont monté la garde sur tout le pourtour de l'île en montrant des bouches béantes et des dents pointues, noires, coupantes d'obsidienne. Atelier où Dieu, entre erreurs et horreurs, a projeté et façonné, avec la lave comme pâte à modeler, les moulages des Créatures qu'il enverrait de par le monde.

Pantelleria est une île pour écrivains. Difficile de trouver un nombril de la Terre, huit kilomètres de large et presque quatorze de long, isolé, marge de la marge, aussi battu par les vents et les artistes qui, incertains, chancelants

entre un rocher et un autre, en équilibre entre une pierre et un cratère, glissant dans leurs chaussures mal adaptées, ont tenté de se baigner dans la mer tourmentée de l'île. Plus de cinquante et un kilomètres de côtes aveuglantes, et pas même une plage.

Après avoir abondamment transpiré, s'être écorché à en perdre quelques gouttes de sang, Truman Capote, en vacances chez des amis un été, s'exclama finalement, en regardant l'île depuis cette eau plus désirée que jamais : « Une beauté terrifiante. »

Le Siennois Cesare Brandi, historien, fondateur de l'Institut central pour la restauration des œuvres d'art, visita Pantelleria en 1970 et écrivit sur elle. Que d'émerveillement devant la beauté, que d'intuition de la dégradation à venir dans les journaux de voyage qu'il écrivit sur l'île mère et les îles mineures, rassemblés sous le titre *Sicilia mia* (éditions Sellerio, 1989). Sicilien par vocation et par intelligence, Brandi atteint immédiatement l'essence de Pantelleria : une bataille y fait rage.

Ambiguë par sa genèse – avant, elle n'était pas là, puis elle a émergé – et par son destin, par sa situation géographique et sa place dans l'Histoire, un peu d'ici, un peu de là-bas, tunisienne et sicilienne, phénicienne et romaine,

européenne et africaine, cette île fait surtout les frais d'une querelle transcendantale. Sur ses chairs de pierre se consomme le corps-à-corps entre Satan et Dieu. Infernale de lumière, de noir obscène et de transparence suave, Pantelleria est un ring mystérieux. Ce qui s'y joue n'est pas un assaut au fleuret, mais un duel titanesque, fondateur, entre l'inferral et le divin dans la simple évidence des couleurs de sa géologie – noir anthracite, rouge veineux, gris purgatoire – et de sa mer qui, paisible sur un rivage, se fait sur l'autre nuage d'écume et de brisants. C'est un face-à-face exténué entre la peine de la vie et la simplicité de la mort.

L'île de Pantelleria ne sera jamais la proie du tourisme de masse et de ses menaces, ni des foules qui débarquent pour un séjour éclair, ni des ferries rapides et corsaires qui vomissent des visiteurs hébétés et épuisés le temps d'un plongeon, d'un déjeuner de produits typiques et du shopping en bord de mer pour repartir avec quelques obsidiennes et le tee-shirt imprimé d'un profil insulaire évanescent.

La ville de Trapani restaurée, comme les Égades presque voisines – ces îles découvertes à la télévision en 2005 lors de l'America's Cup, plus caribéennes que les Caraïbes mais autrefois perçues comme trop rudes par la vulgate

vacancière –, voilà des lieux qui ont infléchi leur destin en s'ouvrant au saccage d'août. Et aussi à ce sentiment d'abandon, en septembre, lorsque, avec les premiers nuages ouatés venus du nord, arrive l'amère certitude de ne vivre que le temps d'une saison.

Le centre historique de Trapani est devenu un salon raffiné. À Levanzo, à Favignana, à Marettimo, les habitants ont fait un peu d'argent. La nouvelle richesse des Égades se perçoit même dans un soupçon de redistribution publique, la grand-rue auparavant goudronnée est à présent pavée d'une pierre plus raffinée, le long des quais les réverbères ont été repeints, les voitures et les motos, autrefois inexistantes ou interdites, se fraient aujourd'hui une place jusque dans le bourg de la minuscule île de Levanzo. Et des hélicoptères atterrissent, appartenant aux nouveaux propriétaires qui ont acheté les zones les plus prisées de l'archipel.

Dès l'automne les Égades se figent, elles ont perdu les saisons, désormais aplaties en un mois d'août perpétuel, chimère des *tour operators*, des vacanciers et des habitants, carte postale définitive d'une illusion sous formol.

À partir de septembre, les îles deviennent une fiction.

Mais, Pantelleria, non, elle n'en deviendra jamais une malgré le cirque des atterrissages et décollages de l'été à l'aéroport de Margana, malgré l'élastique toujours trop lâche entre présences saisonnières et désirs des bookmakers touristiques, malgré le développement de la plongée sous-marine et la découverte du patrimoine gastronomique et viticole : Pantelleria possède encore toutes ses saisons.

La Nature de l'île crie sous l'effort, tirillée de part et d'autre, fouettée et disputée. Arrivant par la mer ou par le ciel, on sent la tension et le contraste qui font de Pantelleria une île unique dans la Méditerranée, étrangère et pourtant capable de refonder la perception que nous avons de cette mer redevenue limite et frontière, mer tragique, hécatombe pour ceux qui viennent du sud, rassurant grillage liquide pour ceux qui observent depuis le nord.

Différente de toutes les autres par sa conformation et son âme, Pantelleria est une île de pôles magnétiques qui, se repoussant et s'attirant, font qu'elle continue à flotter. Contradictions palpables, parfois jusqu'au refus. Au môle, durant les après-midi de *malura* de poisson parce que le courant est *contrariuso*, ou parce que même les créatures

aquatiques sont effrayées par les fonds sous-marins, les pêcheurs à la ligne se racontent des légendes de voyageurs tout juste débarqués qui, pris d'une soudaine sensation de malaise, ont traîné leurs valises à roulettes sur toute la longueur du quai, jusqu'aux bureaux de la Siremar pour y acheter un billet de retour par le même ferry vers l'île mère, vers Trapani, avec l'idée incongrue que la Sicile semble tout à coup plus rassurante. C'est là l'acmé du malaise qui n'a fait que croître depuis que l'île a été en vue, comme un reflet de la fée Morgane au début, limite bleutée du monde connu, car au-delà de l'île s'ouvrent et se ferment les portes d'Hercule de l'Afrique : on en perçoit les odeurs, bouleversantes ; la proximité de ce continent pèse sur la densité de l'air, chaque goutte d'eau transporte l'écho d'une tragédie qui se transmet au jeu des marées, aux vagues qui se creusent.

Depuis les ferries, on devine très vite qu'on n'a pas affaire à la mer apprivoisée de nos archipels à portée d'hydroglisseur, là où les agaves se reflètent tels des Narcisse dans les tranquilles petites anses de baignade estivale, où un cri suffit pour battre le rappel des enfants à l'heure du déjeuner sur la terrasse du restaurant Miramare, construit à même la

plage. Ici, il n'y a pas de plages. La mer, entre l'île mère et Pantelleria, fait percevoir en peu de mots, à la sicilienne, qu'elle est capable de fureurs océaniques parce que les aventures qu'elle vit sont à la mesure des deux continents dont elle est la sentinelle.

Le malaise ressenti à l'approche de l'île croît à la vue de la matérialité absurde des huit cent trente-six mètres du volcan de la Montagna Grande qui apparaît et disparaît dans la chevauchée des nuages libres, dont la migration heureuse n'est freinée par aucun poste de douane. Et puis, en approchant encore, viennent les frissons provoqués par la découverte du Monte Gibele et de toutes les *cuddie*, brûlées ou non, les collines de Pantelleria, excroissances tumorales d'une Création indécise qui semblent éclater encore dans l'ébullition des temps primordiaux.

Enfin, lorsqu'on arrive au port en évitant les vestiges à fleur d'eau de la jetée carthaginoise qui semblent rappeler que tout accostage à Pantelleria doit être fortement désiré, avec le choc annonciateur du noir d'obsidienne et du vert phosphorescent du zibibbo – nommé ailleurs muscat d'Alexandrie – s'impose l'angoisse inexprimable d'avoir posé le pied sur les limites ultimes de la Création et dans l'atelier où la

Nature expérimente son acte définitif tout en se mettant elle-même à l'épreuve. Alors, pour certains, le malaise se transforme en véritable panique.

À la jetée, malgré quelques touches, le poisson reste au loin. La bonace est chose rare à Pantelleria, elle est annoncée par des fantômes brumeux qui ondoient au cœur de la mer, fluctuent à la limite de l'horizon sans suivre aucun cap, sans loi, poussés par de soudains caprices, jeux de la physique en équilibre entre densité, température et humidité.

La bonace est l'ennemie des pêcheurs de jetée. Le poisson sédentaire du port s'aventure, par curiosité ou pour la chasse, dans des environs plus frais. C'est seulement au premier souffle du mistral ou du libeccio, au premier clapot à la surface de l'eau que le poisson rentre chez lui au port et que le vent nouveau efface les mauvaises pensées météorologiques des ectoplasmes de brume.

La Méditerranée étire ses vents et ses courants au gré de ses propres routes maritimes.